

Pour en finir avec l'hiver

Marie José Thériault, *Portraits d'Elsa et Autres Histoires*, Montréal, Quinze, 1990, 175 p.

Emile Martel, *La Théorie des trois ponts, récit*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 70 p.

Diane-Monique Daviau

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1991). Compte rendu de [Pour en finir avec l'hiver / Marie José Thériault, *Portraits d'Elsa et Autres Histoires*, Montréal, Quinze, 1990, 175 p. / Emile Martel, *La Théorie des trois ponts, récit*, Montréal, L'Hexagone, 1990, 70 p.] *Lettres québécoises*, (61), 25-26.

Marie José Thériault, *Portraits d'Elsa et Autres Histoires*, Montréal, Quinze, 1990, 175 p., 17,95 \$.
Émile Martel, *La Théorie des trois ponts*, récit, Montréal, L'Hexagone, 1990, 70 p., 14,95 \$.

Pour en finir avec l'hiver

NOUVELLES
Diane-Monique
Daviau

Vous en avez par-dessus la tête de l'hiver qui n'en finit plus? Alors, plongez à pieds joints dans les histoires de Marie José Thériault, voutez-vous dans le petit récit de Martel!

Dans ces univers, vous coulerez doucement, lentement — mais sûrement —, vous vous sentirez enveloppé, loin, comme au chaud. Vous oublierez tout ce qui n'a rien à voir avec les vraies choses de la vie. Vous serez ailleurs. Séduits. Dans des mondes où le silence ressemble à de la ouate. Dans des lieux où l'on arrive à apprivoiser l'autre, soi-même, l'univers. Le froid de la vie. Vous glisserez — comme dans des bras ouverts — dans de petites chaleurs arrachées au temps, à la mémoire du temps.

L'enfant en vous

Portraits d'Elsa et Autres Histoires contient trois parties, très différentes les unes des autres: «Portraits d'Elsa», avec ses sept récits, «Le manuscrit annoté par Pétrarque», qui compte quatre nouvelles, et les «Cinq histoires orientales».

Si vous commencez le recueil par le début, ce qui est bien, vous plongerez d'abord dans des récits intimistes pleins de sensualité et de plaisirs secrets. Les choses s'y passent lentement et de façon très subtile. Si l'intrigue s'avère prenante, ce n'est pas uniquement à cause de ce qui se passe dans ces textes, mais aussi et peut-être surtout à cause du regard qui est posé sur ces choses. Ce qui explique aussi qu'une sorte de lenteur soit nécessaire au développement, à l'ampleur du récit. *Ici, l'osmose est totale (et totalement réussie) entre l'écrit et la façon d'écrire.*

Ces textes-là me touchent beaucoup. Ils émeuvent et font frissonner. Ils nous amènent tout au bord d'un abîme profond où les pires catastrophes peuvent survenir, mais où la

sérénité devient également possible, accessible. Il faut les lire aussi pour ce qu'ils annoncent peut-être: un grand virage vers une écriture plus dépouillée, vers un questionnement de plus en plus précis, vers une profondeur de plus en plus marquée et qui ne recule pas devant l'énigme. Des personnages pourraient bien revenir, par exemple Elsa, trop pleine de questions et de possibilités, trop riche de mystère et d'ébauches de réponses (de décisions) pour ne pas s'imposer. Les textes de «Portraits d'Elsa» représentent sûrement une charnière dans l'œuvre de Marie José Thériault.

Puis suivent des nouvelles de facture plus classique, celles de la deuxième partie, pleines d'aventures, d'intrigues et de rebondissements. Et puis «l'enfant qui sommeille en chaque lecteur» se réveille: vous verrez, les contes orientaux qui ferment le livre et bouclent la boucle sont de pures merveilles. Vous y pénétrerez en écarquillant les yeux d'étonnement. Pas seulement parce que les histoires sont belles, remplies d'extravagances et de merveilleux, de magie, de souhaits réalisés, de désirs comblés, mais aussi parce que vous sentirez tout de suite que vous êtes ici en présence d'un don, d'un talent naturel.

Des contes arabes, Marie José Thériault en a sûrement lu des quantités astronomiques. Mais c'est une chose d'avoir lu, et une autre d'avoir assimilé ses lectures. Et même lorsque les lectures sont bien digérées, intégrées, cela ne signifie pas pour autant qu'on puisse créer soi-même, à partir de rien, un conte qui sonne oriental, qui ait cette musicalité tout à fait particu-



Marie José Thériault

lière. Pour cela il faut un don. C'est ça qui vous étonnera: que l'auteure arrive si facilement à créer une musique orientale, qu'elle ait à ce point la maîtrise du rythme et sache donner à l'écriture un tempo si près de la scansion, qui semble aussi authentique que celui des versets coraniques!

Leitmotive, formules (ouvertures versifiées, etc.), rebondissements, tout cela qui relève de techniques d'écriture spécifiquement orientales semble venir tout seul, sans avoir fait l'objet d'une recherche, comme si l'histoire se construisait d'elle-même, comme si l'auteure avait développé le réflexe de *penser* à l'orientale et qu'il n'y avait plus qu'à traduire, à rendre cette pensée dans des mots accessibles au lecteur francophone. Comme dans le cas du jazz ou du flamenco, vous aurez l'impression d'entendre des variations sur des thèmes connus, que vous reconnaîtrez.

Chacun de ces contes pourrait avoir été écrit par un auteur oriental. Mais, aussi paradoxal que cela puisse paraître, chacun d'eux, vous le sentirez aussi, porte une griffe personnelle (et c'est ça, le tour de force!), une signature qu'on ne peut confondre avec aucune autre: celle de l'auteure de *L'Envoleur de chevaux*, celle d'un écrivain qui a du plaisir à écrire, un plaisir aussi ludique que sensuel, et qui va jusqu'à créer elle-même les miniatures servant à illustrer les couvertures de ses contes orientaux.

Plongez dans ce recueil! Dès les premières lignes sonnera pour vous l'heure de la récréation (ou celle du dodo doré), vous redeviendrez enfant et vous vous abandonnerez à l'envie de vous laisser raconter «une belle histoire». Il y en a des pages et des pages et des pages...

L'hiver dans le cœur

À propos de *La Théorie des trois ponts*, l'auteur (ou l'éditeur) écrit que ce livre «se lit comme une lente préparation mentale à l'hiver». C'est juste. Nuits d'octobre, de décembre, de février, elles finissent toutefois par toutes se ressembler, les nuits de froid et de solitude auxquelles personne n'est jamais vraiment préparé à faire face.

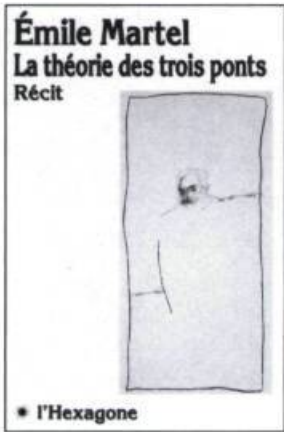
Émile Martel nous offre, en plein cœur de l'hiver qui n'en finit plus de durer, son plus beau livre. Tout petit, rassemblant des textes très courts, ce recueil se lit effectivement «comme une lente préparation mentale»: à l'hiver, à la souffrance, au doute, à la peur aussi. Autant de l'autre que du fait d'être seul. *La Théorie des trois ponts* se lit un petit bout de phrase à la fois. Je parie que vous aurez même envie d'en relire des paragraphes entiers. Une fois, deux fois. Vous aurez le goût de savourer les images, de fermer les yeux et de voir les paysages, les gestes, les objets. Le goût vous viendra sûrement de longues promenades, de nuits passées à lire, d'un être à aimer, d'une paix à faire avec la

mémoire. Une fois la page terminée, vous ressentirez peut-être un pincement au cœur, aurez du mal à la tourner, cette page, à quitter l'univers tout feutré que Martel construit autour de chaque blessure, chaque question, autour de tous ces doutes affreux qu'on connaît quand on vit, tous ces doutes auxquels il est bien difficile d'échapper, tous ces petits froids dans le dos et dans le cœur qui risquent à chaque instant de glacer à jamais l'enfant en nous. **En lisant *La Théorie des trois ponts*, vous vous sentirez compris, complices, beaucoup moins seuls.** Plus solidaires que solitaires. En pays de connaissance.

Le livre de Martel, comme celui de Thériault, contient trois parties. Mais ces trois parties sont au fond trois «chapitres» d'un même récit. L'auteur a d'ailleurs sous-titré son livre «récit». Et vous sentirez qu'il s'agit bien d'un récit, même s'il est fragmenté, s'arrête et reprend une vingtaine de fois, montrant chaque fois une nouvelle facette des choses, ou plutôt: montrant les choses, de fois en fois, sous un angle un peu différent, les éclairant d'une autre façon.

L'homme qui écrit pour se préparer à affronter l'hiver, qui écrit la nuit lorsque le silence lui appartient, arrive à s'oublier et à rendre sans voix, sans portée, les appels de la mort. Il apprivoise la sérénité, et le goût de vivre l'emporte peu à peu sur la tentation du suicide. Oui, écrire fait du bien. Se promener dans la nature aide à surmonter l'angoisse. Créer entraîne le désir de rester vivant. Toucher un être vivant console. Accepter d'être seul reconforte avec... même. Être assis au milieu de livres aide à s'oublier. Lire fait grandir, fait voir les choses d'une autre manière, apporte quelques réponses et beaucoup de questions nouvelles, neuves, qui rendent curieux et donnent parfois le goût de chercher, de réfléchir. Lire fait partie de la vie. Si vous en doutiez, vous en serez convaincus en plongeant dans *La Théorie des trois ponts*.

Vous pouvez même le relire. Relire, aussi, *Portraits d'Elsa*, de Marie José Thériault. Ces livres, on dirait qu'ils ont été créés sur mesure pour une journée comme aujourd'hui, on dirait qu'ils ont été écrits en pensant à nous, à vous, au beau milieu d'un hiver qui n'en finit plus, pour faire fondre les petits glaçons au fond du cœur, mettre un peu de paix dans l'âme. Un peu de chaleur. **Lq**



Émile Martel